

**Schriften zum Strafvollzug,
Jugendstrafrecht und zur
Kriminologie**

Herausgegeben von Prof. Dr. Frieder Dünkel
Lehrstuhl für Kriminologie an der
Ernst-Moritz-Arndt-Universität Greifswald

Mönchengladbach, 2003

Band 15



**Frieder Dünkel,
Kirstin Drenkhahn (Hrsg.)**

**Youth violence: new patterns and local
responses – Experiences in East and West**

**Violence juvénile: nouvelles formes et
stratégies locales – Expériences
à l'Est et à l'Ouest**

Conference of the International Association
for Research into Juvenile Criminology

Conférence de l'Association Internationale
pour la Recherche en Criminologie Juvénile

Forum Verlag Godesberg

La violence des jeunes en regard des nouvelles socialisations

Michel Born

Plusieurs auteurs ont relevé que moins il y a de violence plus il y a d'intolérance pour les formes les plus légères qui sont requalifiées en violence. Ainsi, par exemple, dans une maison de jeunes ou dans un établissement scolaire, une bagarre entre jeunes est requalifiée en agression et va conduire à une intervention de la police au lieu d'être considérée comme un « incident » interne. On assiste donc, probablement, à une dramatisation des faits, surtout des incivilités sur base paradoxale à la fois d'une intolérance et de tolérance croissante.

En regard des modes de vie actuels, il semble que les jeunes d'aujourd'hui sont socialisés, comme toujours, par les institutions classiques : la famille, l'école et les groupes de pairs (*street corner society*), mais que la socialisation par l'église et par les groupements de jeunesse est en déclin. Cette socialisation étant remplacée par celle offerte par la télévision, les jeux vidéo et l'internet.

Dans le milieu familial, la centration sur l'enfant amène naturellement une tolérance large pour les expressions émotionnelles et l'expression des désirs et une tolérance assez large vis-à-vis des conduites. Par rapport à cette vie familiale, l'entrée du jeune enfant à l'école crée une rupture. L'école réduit la tolérance mais cette réduction s'effectue dans un univers scolaire beaucoup plus souple que jadis.

Par ailleurs, dans la vie de loisir, la TV, vidéo, internet offrent des modèles et des règles de vie sociale non par interaction directe mais virtuelle : consommation et passivité, activité ludique sans bouger de son siège, de son fauteuil voire de son lit. Globalement, il semble que les jeunes présentent une socialisation moins tonique, moins active et donc généralement moins violente. Sauf au point de vue verbal puisque les modèles télévisuels et l'usage d'internet généralisent une grossièreté à

connotation violente verbale : le tchat sur internet comme lieu d'aisance de la verbalisation, de la grossièreté sexuelle et relationnelle. Pour la majorité des jeunes, cette violence virtuelle, éliminée par cette voie, semble suffisante. A côté de la violence s'inscrivant dans la logique des conduites délinquantes ordinaires de l'adolescence (Born 1987), par contraste, émergent occasionnellement des crises liées souvent à la frustration, où la violence est explosive et incontrôlée puisque la socialisation n'a pas offert un entraînement progressif du contrôle des pulsions. On assiste également à une hyperviolence dans certains actes acquisitifs par l'usage d'armes, de coups directs, voire d'explosifs. Cette violence apparaît comme des raptus sur fond hypotonique.

Dans ce contexte, l'école s'avère le terrain d'apprentissage de la relation réelle à l'autre et donc, très probablement aussi, de la violence. Puisque la socialisation est hypotonique, l'apprentissage de la force et de la violence se fait au moindre coût énergétique possible, c'est-à-dire le plus près de soi (car tout déplacement est fatigant) et sur les victimes les plus faibles possibles (car se heurter aux forts est fatigant). L'acquisition d'un statut, d'un ascendant, de biens se fera donc dans son école en s'appuyant sur l'apprentissage de la violence exercée sur les plus jeunes puisqu'ils sont les moins forts : les jeux violents tels ceux du foulard ou de la canette tout comme les baptêmes estudiantins sont d'autres exemples de cette quête de statut s'effectuant selon des modalités imposées par les forts.

Au passage, nous retrouvons également une problématique essentielle de la criminologie d'aujourd'hui : la *territorialisation*. Certaines écoles sont des lieux plus propices à cet apprentissage de l'asocialité et de la violence que d'autres. Ces écoles correspondent à des quartiers à haut taux de marginalité et délinquance (« quartiers à problèmes », banlieues, etc.).

Les recherches sur la violence scolaire qui étaient peu nombreuses jusqu'au début des années quatre-vingt dix (Nizet/Hiernaux 1984, Olweus 1993) ont connu une croissance exponentielle dans tous les pays occidentaux (Charlot/Emin 1997). Mais à qui profite cette prolifération de recherches, enquêtes, écrits, dramatisation de la violence scolaire ?

La dramatisation, comme toujours en criminologie, profite aux tenants des perspectives répressives mais aussi, et c'est moins connu et plus paradoxal, aux écoles les plus favorisées puisque non seulement ils peuvent proclamer davantage leur caractère élitiste et leur caractère sécuritaire mais, en plus, ils bénéficient largement des augmentations des moyens humains et matériels donnés à tous les établissements scolaires :

il s'agit du fonctionnement démocratique classique puisque pour donner plus aux plus pauvres, on donne plus à tout le monde.

Une étude de victimisation en milieu scolaire effectuée en Communauté Française de Belgique montre que les établissements scolaires se différencient très fort les uns des autres et que les atteintes verbales dont les élèves sont victimes sont expliquées largement par le niveau socio-économique des élèves, leur âge et le fait que les élèves ressentent, dans l'établissement, des inégalités de traitement, tandis que les atteintes aux biens des élèves s'expliquent par l'âge, le fait qu'il y ait plus de garçons et qu'il y ait un plus grand nombre de filières d'études (générale, technique ou professionnelle) dans l'établissement.

Lorsqu'on observe les établissements où les enseignants sont victimes, principalement d'atteintes verbales, ils se différencient par le pourcentage d'élèves nés à l'étranger et le contexte institutionnel de management de l'établissement. Ceci veut dire que l'attention est surtout attirée sur la violence verbale à l'égard des adultes pour stigmatiser les écoles accueillant des élèves d'origine étrangère et sur les déficits en personnel encadrant pour oublier que ce sont les contextes socio-économiques qui sont essentiels à l'explication de la violence dont les élèves et les enseignants sont victimes. Tout est une nouvelle fois en place pour reproduire et faire persister les inégalités, maintenir à sa taille le fossé entre les bons et les mauvais établissements : pas de réelle discrimination positive en vue.

La même étude de victimisation montre au niveau individuel que les élèves les plus victimes d'atteintes verbales sont ceux :

- qui sont des garçons,
- qui sont les plus jeunes,
- qui sont d'origine étrangère,
- qui ont de mauvaises relations aux professeurs,
- qui ont un sentiment d'exclusion.

Pour les atteintes aux biens :

- sentiment d'exclusion,
- les plus jeunes,
- les garçons,
- mauvaises relations aux professeurs,
- valorisant la reconnaissance sociale,
- être bien vu des autres.

Pour les atteintes physiques :

- sentiment d'exclusion,
- plus jeune,
- garçon,
- mauvaises relations aux professeurs,
- isolement par rapport à des copains,
- valorisant la reconnaissance sociale.

Ce qui ressort nettement, c'est la non-appartenance, la non-affiliation des victimes. Les facteurs socio-économiques et l'origine étrangère ne jouent que très secondairement pour les atteintes verbales. Ce qui veut dire que les victimes sont surtout des faibles, des fragiles, comme nous en avons émis l'hypothèse.

Dans le milieu scolaire, il faut donc renverser la théorie du bien, ce ne sont pas les délinquants, les violents, les agresseurs qui sont en désaffiliation sociale, qui sont exclus, ce sont les victimes. La victimologie a donné une reconnaissance aux victimes, leur a donné la parole, les a montrés au regard pour qu'on les plaigne, qu'on les écoute, les soigne du syndrome posttraumatique. De même dans les écoles, on veut bien les aider ou les soigner mais on n'est pas encore prêt à les protéger. Les mesures prises visent actuellement surtout la médiation, ce qui veut dire qu'on considère la violence scolaire comme un conflit entre parties égales alors qu'elle est agression d'un fort sur un faible, qu'elle est exclusion sociale par la force du fort.

A la socialisation hypotonique correspond donc une réactivité contrastée, soit hypotonique, qui consiste à résoudre tout en douceur, soit judiciaire ou musclée, souvent impulsive en miroir à la violence du jeune. Nous voilà donc sur le chemin de la non violence généralisée. L'éducation se fait en douceur sur le chemin du *peace and love*. La violence se fait certainement plus verbale et le contrôle des émotions et des impulsions est certainement moins fort : Pour la grande majorité des adolescents, cela fonctionne bien car le milieu familial et scolaire est bien adapté mais, pour quelques-uns, c'est le terrain propice à l'éclosion de violence.

Bibliographie

- Born, M.* (1987) : Jeunes déviants ou délinquants juvéniles. Bruxelles : Mardaga.
- Charlot, B., Emin, J.-C.* (1997) : Violences à l'école : Etat des savoirs. Paris : Armand Colin.
- Nizet, J., Hiernaux, J.-P.* (1984) : Violence et ennui : Malaise dans les relations professeurs – élèves. Paris : PUF.
- Olweus, D.* (1993) : Bullying at school : What we know and what we can do. Oxford : Blackwell.